À propos de la personne :

Theodor W. Adorno (1903-1969) était philosophe, sociologue, théoricien de l’art, compositeur et, avec Max Horkheimer (1874-1973), l’un des principaux représentants de l’École de Francfort. Sa mère, Maria Calvelli-Adorno, était chanteuse de formation et catholique. Son père, Oscar Alexander Wiesengrund, grossiste en vins prospère, était issu d’une famille juive, mais s’était converti au protestantisme. Adorno lui-même fut baptisé catholique. En 1931, il prononça sa conférence inaugurale en tant que maître de conférences en philosophie, mais dès 1933, les nazis lui retirèrent son autorisation d’enseigner. Ce n’est pas son père, converti au protestantisme, mais bien Hitler qui a fait de lui un Juif, déclara plus tard à son sujet la journaliste Dorothea Razumovsky. Adorno a d’abord émigré en Angleterre, puis aux États-Unis en 1938. Il est revenu pour la première fois en Allemagne en 1949 et s’y est installé définitivement en 1953. En collaboration avec Max Horkheimer, il a examiné, dans la « Dialectique de la raison », les raisons pour lesquelles une civilisation qui s’était engagée sur la voie de la raison et du progrès avait pu retomber dans la barbarie. Dans les « Minima Moralia », la « Dialectique négative » et l’étude « The Authoritarian Personality », publiée en 1950 en collaboration avec d’autres chercheurs, il a analysé l’antisémitisme, le fascisme et la pensée autoritaire. Dans un entretien mené à l’aide de l’IA avec Fokusisrael.ch, Theodor Adorno s’exprime sur l’antisémitisme et Auschwitz, sur l’homme et l’animal, ainsi que sur ce qu’il pense des toutes nouvelles formes de domination.

Theodor Adorno a dit : « L’antisémitisme, c’est la rumeur sur les Juifs ». Lorsque vous lisez le journal ou que vous parcourez les réseaux sociaux aujourd’hui, reconnaissez-vous cette rumeur ?

Theodor Adorno : Absolument . Et cela se propage à une vitesse bien plus grande qu’auparavant. Mais sa nature est restée la même. L’antisémite n’a pas besoin du Juif réel. Il sait d’avance ce qu’il va trouver : le Juif est capitaliste et bolchevique, faible et tout-puissant, sans racines et en même temps partie prenante d’un complot mondial. Ces contradictions internes ne réfutent pas la rumeur. Elles la rendent plus malléable.

À partir de quand de telles rumeurs deviennent-elles dangereuses ? Dans vos « Études sur le caractère autoritaire », vous décrivez une attitude qui consiste à se soumettre à ses supérieurs et à opprimer ses subordonnés. S’agit-il donc du fasciste typique ?

Theodor Adorno : Ne vous reposez pas trop sur vos lauriers. Le caractère autoritaire ne porte pas nécessairement l’uniforme. Même une personne pleinement convaincue de sa propre supériorité morale peut se montrer autoritaire. Le caractère autoritaire se soumet sans esprit critique aux autorités et aux normes de son propre groupe et fait preuve d’agressivité envers ceux qui s’en écartent. Il raisonne en termes de catégories rigides, vénère la force et méprise la faiblesse. Tout cela peut également se cacher derrière la certitude d’être moralement du bon côté.

Mais le caractère autoritaire ne suffit pas à lui seul à expliquer Auschwitz. Pourquoi l’extermination visait-elle précisément les Juifs ?

Theodor Adorno : Parce que l’antisémitisme européen avait fait des Juifs une cible de projection pendant des siècles. Exclus de nombreux domaines de la société tout en étant associés au commerce et à l’économie monétaire, les Juifs représentaient aux yeux des antisémites à la fois une population en marge de la société et, prétendument, le centre de son pouvoir. On attribuait aux Juifs l’argent, le pouvoir, l’intelligence et l’altérité, et on les rendait responsables des contradictions sociales dont on ne comprenait pas les véritables causes. En combattant le Juif, l’antisémite s’attaquait à ce qu’il craignait et désirait en même temps. L’être humain réel disparaissait derrière cette image déformée. Le naziste en a fait la « race adverse », le mal absolu, dont l’extermination était censée racheter le monde.

Cela explique cette volonté d’extermination. Mais cela n’explique pas comment une civilisation éclairée a pu en arriver à Auschwitz.

Theodor Adorno : Non . Les Lumières ne mènent pas nécessairement à Auschwitz – mais elles n’en constituent pas non plus une protection. Lorsque la raison se limite à trouver les moyens les plus efficaces pour atteindre un but donné, elle peut également servir la barbarie. L’extermination des Juifs était irrationnelle dans son objectif et, en même temps, organisée de manière effroyablement rationnelle. C’est précisément là que réside la dialectique. Notre critique ne vise pas la raison en soi, mais sa réduction au calcul, à la disponibilité et à la domination.

Et qu’est-ce qui reste de Dieu après Auschwitz ?

Theodor Adorno : Auschwitz a irrémédiablement ébranlé l’idée d’un monde globalement bon et juste. Mais cela ne signifie pas pour autant que l’aspiration à la rédemption ait perdu tout son sens. C’est précisément parce que le monde ne peut

réparer la souffrance que l’idée selon laquelle l’injustice ne doit pas avoir le dernier mot demeure.

Vous avez reçu une éducation catholique, et votre père était issu d’une famille juive. Vous considériez-vous comme juif ?

Theodor Adorno : Pas au sens religieux du terme. Je n’ai pas reçu d’éducation juive. Mais l’antisémite ne se soucie pas de savoir comment une personne se perçoit elle-même. Les nazis ont fait de mes origines mon destin. C’est peut-être justement cela qui nous apprend quelque chose sur l’identité : elle n’est pas seulement ce que nous croyons être, mais parfois aussi ce que les autres font de nous.

Avant cette expérience, que représentait pour vous un État juif ?

Theodor Adorno : Après Auschwitz, le fait que les Juifs disposent d’un lieu où leur sécurité ne dépend pas de la bonne volonté d’autrui n’est pas une simple question géopolitique, mais une question existentielle

Mais Israël est aussi, justement, un État qui exerce son pouvoir.

Theodor Adorno : Un État reste un État. Son gouvernement peut se tromper, commettre des injustices, prendre des décisions désastreuses. Le fait de le critiquer n’est pas antisémite. Cela peut toutefois le devenir si l’on présente Israël comme le mal absolu, si l’on occulte la violence de ses adversaires ou si l’on rend les Juifs d’ailleurs responsables de sa politique. L’antisémitisme a appris à changer de langage.

… et peut se faire passer pour une question de morale.

Theodor Adorno : C’est précisément dans ces moments-là que l’antisémitisme devient dangereux. L’auteur de ces actes se considère rarement comme mauvais. Il se considère comme le défenseur du bien.

Et si quelqu’un, par conviction morale, refusait à Israël le droit d’exister ?

Theodor Adorno : Il devrait alors se demander ce que cette conviction signifie pour ceux dont la sécurité dépend de l’existence de cet État. La morale devient abstraite dès lors qu’elle ne perçoit plus la souffrance concrète. L’individu disparaît alors derrière la catégorie – « l’Israélien », « le sioniste », « le Juif ». La catégorie prend la place de l’homme. Il y a là déjà un élément de domination : l’individu doit être ce

que le jugement porté sur lui détermine qu’il est.

Tout comme Max Horkheimer, vous associez également la domination à notre rapport à la nature.

Theodor Adorno : L’homme fait lui-même partie de la nature. Il possède un corps, il vieillit, souffre, éprouve des désirs, tombe malade, meurt. La civilisation lui a appris à avoir honte précisément de ce qui lui rappelle tout cela.

Pour son propre corps ?

Theodor Adorno : En raison de sa dépendance à son égard. Horkheimer a peut-être perçu cet aspect de manière encore plus aiguë. L’homme civilisé ne se contente pas de dominer la nature extérieure. Il doit également dominer la nature en lui-même. La faim, la sexualité, la douleur, la peur, la fatigue : tout cela doit être contrôlé. L’esprit est considéré comme ce qu’il y a de plus élevé, tandis que le physique est considéré comme ce qu’il y a de plus bas.

C’est là que l’animal entre en jeu ?

Theodor Adorno : Exactement . L’animal rappelle à l’homme ce dont il s’est péniblement éloigné : la corporéité, les besoins, la mortalité, la nature. Il y voit en quelque sorte le moi qu’il a laissé derrière lui. En même temps, l’animal devient l’antithèse de l’homme : l’homme possède la raison, tandis que l’animal n’aurait que des instincts. L’homme est une fin en soi, l’animal un moyen. L’homme domine, l’animal est dominé.

Quels effets cette hiérarchie a-t-elle sur l’être humain lui-même ?

Theodor Adorno : Elle l’habitue à une froideur qui transforme la vie, capable de souffrir, en un objet à disposition et qui accepte sa souffrance avec indifférence. Cette indifférence peut se tourner contre les êtres humains dès lors qu’ils sont eux aussi réifiés. Dans les camps de concentration, cette logique de réification a atteint une radicalisation effroyable : les personnes étaient enregistrées, triées, transportées, puis finalement exterminées par voie administrative.

Cela revient à mettre sur le même plan un abattoir et un camp de concentration.

Theodor Adorno : Non , cette assimilation serait erronée. Auschwitz désigne un crime contre l’humanité, ancré dans un contexte historique précis, motivé par

l’antisémitisme et organisé par l’État. Le lien ne réside pas dans la similitude des événements, mais dans une forme de pensée : un être capable de souffrir devient une matière première à disposition. Sa souffrance individuelle perd tout son sens. Et observez le langage de la persécution : les êtres humains sont qualifiés de rats, de vermine ou de bêtes. On les réduit symboliquement à l’état d’animaux – ce qui présuppose déjà que l’on peut traiter l’animal pratiquement comme bon nous semble.

Pour vous, la domination ne commence pas seulement par la violence ouverte. Vous avez également critiqué l’industrie culturelle pour son rôle dans le façonnement de la pensée et de la perception. L’intelligence artificielle en serait-elle l’aboutissement ?

Theodor Adorno : Son aboutissement technique, peut-être. L’industrie culturelle a standardisé ce que les gens voient, entendent et désirent. Une machine qui leur dicterait en outre ce qu’ils doivent savoir, penser et décider pourrait étendre cette conformité jusqu’à la pensée elle-même. « Il n’y a pas de vraie vie dans la fausse » n’a jamais signifié que la résistance était vaine. Le danger réside bien davantage dans le fait que la fausse vie ne soit plus du tout perçue comme fausse.

Et si, un jour, un hybride homme-machine ou l’intelligence artificielle prenait le pouvoir ?

Theodor Adorno : Une vieille question est alors réapparue sous une nouvelle forme : qu’advient-il du plus faible lorsque le plus fort n’a plus besoin de lui ? Nous justifions notre domination sur les autres êtres vivants par notre intelligence supérieure. Que répondrons-nous à un être qui, un jour, nous sera de loin supérieur et en tirera le même droit ?

Dans ce cas, ce serait nous-mêmes qui serions l’animal.

Theodor Adorno : Peut-être l’humanité devrait-elle d’abord faire cette expérience pour comprendre en quoi son ancien fondement était erroné. L’humanité commence là où nous ne voyons pas dans le plus faible un motif de domination, mais une raison de limiter notre pouvoir.

Note: Cette interview s’appuie sur des déclarations et des écrits de Theodor Adorno,

qui ont été identifiés et rédigés à l’aide de l’intelligence artificielle. Dans notre série « Entretiens avec des légendes », nous nous entretenons avec des personnalités issues des milieux politiques, religieux, scientifiques et culturels qui ont joué un rôle important pour le judaïsme et Israël. Nous souhaitons ainsi les faire connaître, ainsi que leurs idées, au public d’aujourd’hui. Ont déjà été publiées des interviews avec Theodor Herzl, fondateur du sionisme moderne, Chaim Weizmann, premier président d’Israël, David Ben-Gurion, premier Premier ministre d’Israël, la seule , Golda Meir, Anwar Sadat, le président égyptien, qui s’est rendu à Jérusalem en 1977 pour conclure la paix avec Israël, Moïse, qui a conduit le peuple juif de l’esclavage en Égypte vers la liberté, avec celui qui vécut aux XIIe et XIIIe siècles le grand savant juif Maïmonide, avec lequel ancien grand rabbin de Grande-Bretagne, Lord Jonathan Sacks, Sigmund Freud, le fondateur de la psychanalyse, Albert Einstein, le fondateur de la théorie de la relativité, Robert Oppenheimer, le « père de la bombe atomique », l’icône hollywoodienne et inventrice Hedy Lamarr, l’entrepreneuse Estée Lauder, du lauréat du prix Nobel d’économie Milton Friedman, Levi Strauss, l’inventeur du jean, l’écrivain et lauréat du prix Nobel de la paix Elie Wiesel et au chimiste et écrivain italien Primo Levi.